

Si vous savez qui nous sommes, monsieur, vous devez savoir également ce qui nous amène ici.

—Le désir de connaître la destinée d'un gentilhomme distingué d'Écosse, maintenant ou dernièrement sur le continent, répondit le prophète ; son nom est *il cavaliere* Filippo Forester, un gentilhomme qui a l'honneur d'être le mari de cette dame, et, avec la permission de Votre Seigneurie, qui a le malheur de ne point apprécier à sa juste valeur un si précieux avantage.

Lady Forester soupira profondément, et lady Bothwell reprit :

—Puisque vous connaissez notre intention, sans que nous ayons besoin de vous l'apprendre, il ne nous reste plus qu'une question à vous faire. Avez-vous le pouvoir de calmer l'inquiétude de ma sœur ?

—Je l'ai, madame ; mais il faut que je vous adresse d'abord une question. Auriez-vous le courage de contempler de vos yeux ce que fait dans ce moment *il cavaliere* Filippo Forester ? ou voulez-vous vous en rapporter seulement à mon témoignage ?

—C'est ma sœur qui doit répondre à cette question, dit lady Bothwell.

—Je consens à contempler de mes yeux ce que vous avez le pouvoir de me montrer, dit lady Forester avec la même témérité qui l'avait stimulée depuis le moment où elle avait formé la résolution de venir consulter le docteur.

—Il peut y avoir du danger.

—Si l'or peut le compenser... dit lady Forester en tirant bourse.

—Je ne fais point de telles choses par amour du gain, répondit l'étranger. Je n'ose point employer mon art dans un semblable but ; si je prends l'or du riche, c'est pour le répandre sur le pauvre.

Réfléchissant que le refus de l'offre de sa sœur était un simple tour de l'empirique, afin qu'on le priât d'accepter une somme plus considérable, lady Bothwell offrit quelque or à son tour, ajoutant que ce serait pour agrandir la sphère de ses charités.

—Que lady Bothwell agrandisse la sphère de sa propre charité, dit le docteur de Padoue, non seulement en faisant des aumônes, je sais qu'elle en répand de suffisantes, mais en jugeant le caractère des autres ; et qu'elle ait la bonté d'obliger Battiste Damiotti en le supposant honnête, jusqu'au moment où elle aura découvert qu'il est un fripon. Ne soyez point surprise, madame, si je réponds à votre pensée plutôt qu'à vos paroles, et dites-moi encore une fois si vous êtes préparés à contempler le tableau que je vais vous offrir.

—J'avoue, monsieur, dit lady Bothwell, que vos paroles m'inspirent quelque crainte. Mais tout ce que ma sœur désire voir, je le gagnerai aussi.

—Le danger ne consiste que dans le cas où la résolution vous manquerait. Le tableau ne peut durer que pendant l'espace de sept minutes ; si vous interrompez la vision, en prononçant une seule parole, non seulement le charme serait détruit, mais il pourrait en résulter quelque danger pour les spectateurs. Mais si vous pouvez garder pendant sept minutes un profond silence, votre curiosité sera satisfaite sans courir le moindre risque. Je vous en réponds sur mon honneur.

Un moment de silence solennel eut lieu, jusqu'à ce que lady Forester eût recueilli assez de courage pour répondre au médecin, qu'elle contemplerait avec fermeté, et en silence, le tableau qu'il devait leur présenter. Alors il leur fit un profond salut, et disant qu'il allait se préparer à satisfaire leurs désirs, il quitta l'appartement.

Quelques moments après, les réflexions des deux sœurs furent interrompues par une musique dont les sons étaient si doux et si solennels, qu'ils semblaient calculés pour éloigner tous les sentiments qui n'étaient point en rapport avec son harmonie, et augmenter en même temps l'émotion que l'entrevue précédente avait excitée.

Lorsque ces sons, qui semblaient partir du ciel, se furent évanouis, une dorte s'ouvrit, et les deux dames aperçurent

Damiotti debout sur une estrade formée de deux ou trois marches, et qui leur faisait signe d'avancer. Son vêtement était si différent de celui qu'il portait quelques minutes auparavant, qu'elles purent à peine le reconnaître ; et la pâleur mortelle de son visage, quelque chose de contracté dans les muscles, indiquant un esprit qui va se livrer à une entreprise étrange ou hardie, avait totalement changé l'expression un peu satirique avec laquelle il les regardait, particulièrement lady Bothwell. Il avait les pieds nus dans une sandale antique. Ses jambes étaient découvertes jusqu'aux genoux, au-dessus desquels il portait une eulotte et un gilet collant de soie cramoisie, et par-dessus tout cela une robe flottante, semblable à un susplis, et d'un lin blanc comme neige ; son col était découvert, et ses longs cheveux noirs et plats, peignés avec soin, se déployaient dans toute leur longueur.

Les dames s'approchèrent, comme il le leur ordonna : il ne montra plus cette politesse cérémonieuse qu'il leur avait d'abord témoignée ; au contraire, il leur fit signe d'avancer d'un air d'autorité ; et lorsque, en se tenant par le bras, et d'un pas incertain, les deux sœurs s'approchèrent du lieu où l'enchantement était placé, il fronça les sourcils en posant le doigt sur ses lèvres, comme réitérant l'ordre d'un silence absolue ; puis, marchant devant les dames, il les guida dans un appartement voisin.

C'était une immense chambre tendue de noir, comme pour des funérailles. Au bout de cette chambre était une table, ou plutôt une espèce d'autel, couvert d'un tissu de la même couleur lugubre, sur laquelle étaient posés plusieurs instruments en usage dans la sorcellerie. Ces objets n'étaient pas visibles au moment où les dames entrèrent dans l'appartement, car ils n'étaient éclairés que par la lumière de deux lames expirantes. Le Maître, pour me servir de l'expression des Italiens à l'égard de semblables personnages, s'avança vers la partie supérieure de l'appartement, en faisant une génuflexion, comme celle d'un catholique devant un crucifix, et en même temps il fit le signe de la croix. Les dames le suivirent en silence, se tenant toujours par le bras. Deux ou trois larges marches, fort basses, conduisaient à une plate-forme, en face de ce qu'on pouvait appeler l'autel. Là, le Maître s'arrêta et fit placer les dames à côté de lui, répétant, encore une fois d'un air mystérieux le signe qui leur enjoignait le silence. L'Italien alors dégagna bras nu de dessous son vêtement de lin, et avança l'index vers cinq larges flambeaux ou torches qui prirent feu successivement à l'approche de sa main ou plutôt de son doigt, et jetèrent tout à coup une lumière dans l'appartement. À la clarté de cette lumière, les deux dames purent distinguer sur l'autel deux épées nues et croisées, et un livre ouvert, qu'elles supposèrent une copie des saintes Écritures, mais dans une langue qui leur était inconnue. À côté de ce mystérieux volume était placé un crâne humain. Mais ce qui frappa le plus les deux sœurs, fut une haute et large glace, qui occupait tout l'espace derrière l'autel, et qui, éclairée par la lumière des torches, réfléchissait les objets qui y étaient placés.

Le Maître alors se plaça entre les deux dames, et montrant le miroir, les prit l'une et l'autre par la main, mais sans prononcer une seule parole. Elles regardèrent à l'instant la surface polie et sombre vers laquelle on dirigeait leur attention ; aussitôt cette surface prit un étrange et nouvel aspect : elle ne réfléchit plus les objets qui étaient placés devant elle ; mais, comme si elle contenait intérieurement des scènes qui lui étaient propres, elle laissa voir des images qui d'abord se montrèrent d'une manière indistincte et confuse, comme des formes vagues qui prennent peu à peu un corps en sortant du chaos, et enfin acquièrent une parfaite symétrie. Ce fut ainsi qu'après quelques alternatives de lumière et de ténèbres sur la surface de la merveilleuse glace, une large perspective d'arches et de colonnes se forma d'elle-même des deux côtés du miroir. Enfin, après plusieurs oscillations, l'apparition prit une forme fixe et stationnaire, représentant l'intérieur d'une église étrangère. Les piliers étaient d'une grande beauté, et ornés d'écus-